

Bâtir ensemble l'Église

né le 11 1 1923 à Longeville - Mont d'Or (Doubs) – Maîtrise 1937-1943

Ordonné prêtre le 25 03 1950

« **C**'est à la paroisse Saint-Joseph, à Besançon, que j'ai exercé, en première étape, mon ministère, comme vicaire du P. Patingre, de 1950 à 1962.

Ensuite, c'est à Autrey-les-Gray (Haute-Saône) que j'ai été envoyé comme curé. J'ai rempli le rôle de doyen durant vingt ans ; j'ai continué comme curé jusqu'en 1998 et, jusqu'à 2009, « prêtre au service de... », dans le relais paroissial d'Autrey. En septembre dernier, j'ai été admis à prendre ma retraite.

A l'occasion du centenaire de la prison, le P. Jean Thiebaut, aumônier de celle-ci dans les années 80, avait demandé à Marcel Ferreux de relater, dans la petite brochure qu'il éditait, le travail de construction de l'église Saint-Joseph avec les prisonniers.

Une réforme des prisons du 16 juillet 1946 avait en effet créé les « chantiers extérieurs ». L'objectif essentiel était d'ouvrir la prison, de ne plus laisser les détenus face aux surveillants, de faire intervenir d'autres interlocuteurs.

Ces chantiers connurent un développement important et Besançon en fit une expérience mémorable, peut-être unique en France, puisque les prisonniers de la Butte se firent bâtisseurs d'église.

Voici un extrait du récit du « vicaire chef de chantier »...

Mon temps de vicariat fut spécial ; j'ai rempli la tâche d'un « prêtre ouvrier », si l'on peut dire, en bâtissant une église, avenue Marceau, avec les prisonniers de la Butte ; et ensuite une colonie de vacances à Bians-les-Uziers (Haut-Doubs), et cela, avec un maçon du pays et de nouveau quatre prisonniers de la Butte. »

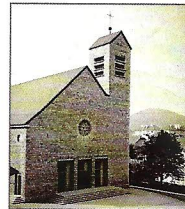
**Avec les prisonniers de la Butte**

« Oui, c'est avec des prisonniers de la Butte que, de mai 1952 à octobre 1954, le Père Patingre, curé de Saint-Joseph, et moi, vicaire du moment, avons construit l'église et cela, sans entreprise, excepté pour la charpente et le carrelage.

Les fondations ayant été creusées et comblées par les paroissiens et leurs prêtres, le travail des prisonniers commença avec la maçonnerie en moellons apparents.

Chaque jour, les hommes

se répartissaient ainsi : un chef maçon prêté par l'entreprise Simplot ; 18 à 20 prisonniers ; un ancien tailleur de pierres, et moi-même comme chef de chantier. J'étais



dépendre en supplément de cantine.

Chaque matin, nous allions à 7h30 à la Butte chercher l'équipe des prisonniers. Ils étaient accompagnés par un gardien, travaillaient jusqu'à midi. Des paroissiens bénévoles venaient leur servir un bon repas. Le travail reprenait de 14 à 18 heures, puis c'était le retour à la prison. Chacun acceptait de bonne grâce la place qui lui était assignée sur le chantier.

Comme la plupart se trouvaient en fin de peine, ils ne restaient généralement pas longtemps sur notre chantier : deux, six ou douze mois au plus. Deux d'entre eux seulement sont restés deux ans.

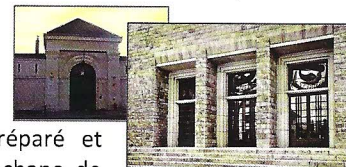
De ce fait, 200 prisonniers environ se sont succédé durant les 30 mois nécessaires à l'entreprise, 30 mois durant lesquels nous avons

ensemble bâti les murs et le clocher, préparé et coulé une chape de

1 200 m², fabriqué la pierre artificielle, confectionné et posé les vitraux, coffré, ferrailé et coulé la voûte, jointoyé les murs, couvert l'édifice et carrelé la surface intérieure.

Dans l'ensemble, les prisonniers étaient heureux de travailler à cette construction. Ils étaient même fiers de bâtir une église, heureux de se sentir reconnus pour des travailleurs, des êtres humains à part entière, respectés et aimés.

Que de conversation entre nous ! Que de confidences pendant le travail. Jamais on ne leur parlait de leur passé, attendant seulement qu'eux-mêmes en parlent s'ils le désiraient, une fois la confiance établie. Je me souviens, entre autres, de réflexions comme celle-ci : « C'est la première fois que



je me sens aimé » - ou encore : « C'est la première fois que je me sens pris pour quelqu'un ». Ou bien : « Vous savez, si je suis en taule, c'est parce que je n'ai jamais été aimé dans ma vie ». Et ce gars de me confier son passé, sa vie difficile d'enfant de fille-mère, abandonné et confié à l'assistance publique.

Plusieurs prisonniers, dans la suite, sont revenus nous voir, heureux de montrer à leur femme et à leurs enfants ce qu'ils avaient fait de beau avec nous.

Il y eut parfois des règlements de compte où j'ai dû intervenir, mais ils m'ont toujours respecté. Cependant, à côté de ces bavures, ils étaient capables de beaux gestes de partage. Combien de fois j'ai vu l'un ou l'autre partager une cigarette en trois pour en donner aux copains. J'ai même reçu d'eux quelques bonnes leçons. Celle-ci, par exemple...

Quand nous allions monter les piliers de l'église, j'avais repéré parmi eux pour travailler avec moi un gars très adroit. Avec lui, nous avons déjà monté trois piliers sur douze. Il s'agissait de mettre d'équilibre, l'un sur l'autre, neuf gros tuyaux d'égout en

guise de coffrage, pesant chacun 200kg. C'était un travail dangereux : à tout moment, la perche d'échafaudage utilisée pour les maintenir risquait de casser.

Nous étions, Robert et moi, en train de monter un de ces tuyaux, quand tout-à-coup, je vois Dédé, un prisonnier travaillant au sol, grimper vers nous comme un singe. Il me crie hors de lui : « Mais vous êtes dingue, l'Abbé. Vous ne voyez pas que vous allez vous casser la g..., tous les deux ? Vous, vous n'avez que votre peau, mais lui, il est père de dix gosses, le savez-vous ? » - Je lui ai répondu : « Chapeau, André ! moi je n'ai pas vu si loin que toi. Je n'ai vu que le boulot, et toi, tu as vu l'homme ! Je te remercie ! » Et il ajouta : envoyez Robert travailler à ma place, et moi, qui n'ai que ma peau comme vous, je monterai près de vous ». C'est ainsi que nous avons monté les neuf autres piliers avec André.

Je garde un bon souvenir du temps passé à travailler avec les détenus de la Butte. De leur côté, j'en suis sûr aussi, bien des préjugés à l'égard des prêtres sont tombés, à la suite de ce contact entre eux et nous, sur le même chantier partagé en commun. »
(M.F.)